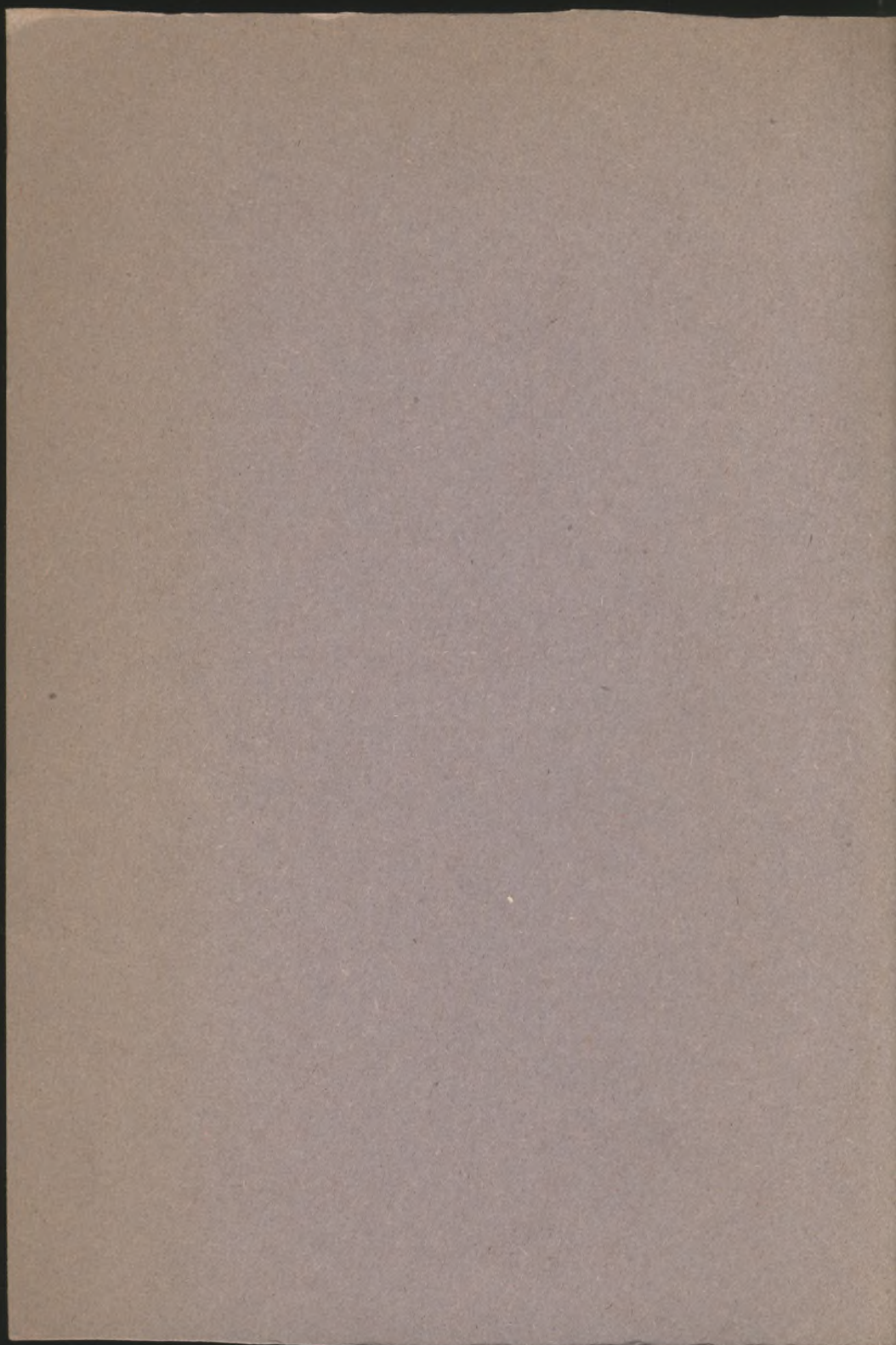


OB
34.398





La chanson de croisade du troubadour Gavaudan

La chanson de croisade qui forme l'objet de cet article a eu les honneurs de plusieurs éditions¹ et de deux études monographiques², sans parler des nombreux ouvrages³ où notamment le problème de sa datation a été discuté. Son intérêt est évident: d'un style vigoureux, vif et imagé — «un retentissant coup de clairon, un cri de haine et d'angoisse, et comme le frisson que fait ressentir l'approche d'un terrible et mystérieux

¹ Elles sont citées plus loin, à l'apparat critique. L'ouvrage essentiel est l'article de M. A. JEANROY, *Poésies du troubadour Gavaudan*, dans *Romania*, t. XXXIV, 1905, pp. 497—539. Cf. les comptes rendus de O. SCHULTZ-GORA, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXI, 1907, pp. 254—255, et d'E. LEVY, *Bemerkungen zu Gavaudan*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CXXXV, 1916, pp. 374—385.

² O. SCHULTZ-GORA, *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLI, 1921, pp. 143—146, et L. E. KASTNER, *Gavaudan's Crusade Song*, dans *Modern Language Review*, t. XXVI, 1931, pp. 142—150. Ces deux articles citent et discutent les opinions émises dans tous les ouvrages mentionnés dans la note suivante. Leur lecture comparée est d'autant plus fructueuse que dans le problème crucial de la datation ces auteurs ont pris les deux positions opposées. Pour alléger mon exposé, je me permets d'y renvoyer le lecteur désireux de vérifier les détails de la discussion.

³ F. DIEZ, *Leben und Werke der Troubadours*, 2^e éd., Leipzig, 1883, pp. 423—425; MILÁ Y FONTANALS, *De los trovadores en España*, 2^e éd. (dans *Obras*, t. II), Barcelone, 1889, pp. 127—130; H. SPRINGER, *Das altprovenzalische Klagelied* (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*, VII, *Romanische Abteilung*, 2), Berlin, 1895, pp. 56—57; K. LEWENT, *Das altprovenzalische Kreuzlied*, dans *Romanische Forschungen*, t. XXI, 1905, pp. 363—364, éd. à part, p. 43; C. FABRE, *Le troubadour Gavaudan et le Velay*, Le Puy en Velay, 1913 (22 pages in-8°), *passim*; A. CARTELLIERI, *Philipp II August*, Leipzig, etc., 1889—1922, 4 vol., t. III, 1910, pp. 111—112.



Leltári napló szám 4.088 1919. 50
Ez lelt. » » 14.9 45



fléau»^{3a} — elle est un des meilleurs exemples de ce genre poétique, intéressant en lui-même par son inspiration complexe, à la fois religieuse, guerrière, politique et littéraire. Si, après tant d'érudits dont les recherches sont citées à la page précédente et surtout, en dernier lieu, après l'article très précis de M. Kastner, j'ai cru utile de reprendre l'analyse de ce poème, c'est que plusieurs points de son texte ont besoin d'être examinés d'une manière plus attentive qu'on n'a eu l'occasion ou l'intention de le faire jusqu'à présent.

Bien que l'édition critique sur laquelle on a travaillé depuis une quarantaine d'années se trouve dans la *Romania*, accessible à tous, pour plus de commodité je remets le texte sous les yeux du lecteur, tel qu'il y est imprimé, en intercalant, strophe par strophe, la discussion des détails utiles.

- I Senhor, per los nostres peccatz
 Creys la forsa dels Sarrazis;
- 3 Jherusalem pres Saladis
 Et encaras non es cobratz;
 Perque mandal reys de Marroc
- 6 Qu'ab totz los reys de Crestias
 Se combatra ab sos trefas
 Andolozitz et Arabitz
- 9 Contra la fe de Crist garnitz.

Le *terminus a quo* est fixé par les vers 3—4: la chanson doit être postérieure à la prise de la Ville Sainte par Saladin, en 1187.

- II Totz los Alcavis a mandatz
 Masmutz, Mours, Gotz e Barbaris
- 12 E noy reman gras ni mesquis,
 Que totz nols ayon ajostatz;
 Anc pus menut ayga non ploc;
- 15 Cum elhs passon, e prendols plas,
 La caraunhada dels milas
 Get'al paysser coma berbitz,
- 18 E noy reman brotz ni razitz.

^{3a} C'est ainsi que l'a caractérisée M. JEANROY dans son ouvrage *La poésie lyrique des troubadours*, Paris et Toulouse, 1934, 2 vol., t. II, p. 203.

Les deux premières strophes nous content le défi lancé à la face du monde chrétien par le roi de Maroc qui rassemble, transporte, débarque ses troupes et les répand sur les plaines de l'Espagne méridionale.

Après la date de 1187, on note dans l'histoire de l'Espagne deux grandes invasions africaines: la première fut celle d'Abou-Yousouf, en 1195, qui aboutit, le 19 juillet, à la défaite des Chrétiens près d'Alarcos; la seconde se fit en 1211 et se termina par la revanche victorieuse prise sur les forces d'En-Nasir à la célèbre bataille de Las Navas de Tolosa, le 16 juillet 1212. Les quelques traits pittoresques par lesquels l'attaque maure est évoquée ici s'appliquent aussi bien à la première qu'à la seconde invasion ⁴ et, je m'empresse de le dire, le texte ne nous apporte par la suite aucune preuve formelle à l'appui de l'une ou de l'autre de ces deux dates; ce qui explique que les opinions soient partagées entre les deux datations possibles. Nous verrons plus loin à laquelle il conviendra de nous arrêter.

- III Tant an d'erguelh selhs qu'a triatz
Qu'els cujol mons lur si' aclis;
21 Marroquenas, Marabetis
Pauzon a mons per mieg lo(s) pratz;
Mest lor gabon: »Franc, faiz nos loc;
24 Nostr'es Proensa e Tolzas,
Entro al Puey totz lo[s] mejas.»
Anc tan fers gaps no fon auzitz
27 Dels falses cas, ses ley, marritz.

La troisième strophe dénonce l'orgueil démesuré des Arabes, exprimé par la fanfaronnade des vers 23—25 qui peut paraître

⁴ Sur la force numérique des armées arabes (cf. la strophe II et le vers 14 en particulier), voyez ce qu'en disent, à l'année 1195, Mathieu de Paris et Roger de Wendover (éd. MADDEN, t. II, p. 54, et éd. HEWLETT, t. I, p. 239, respectivement), et Luc de Tui, pour 1211, cité par F. W. SCHIRRMACHER, *Geschichte von Spanien* (dans la coll. *Geschichte der europäischen Staaten*, publ. par HEEREN, UKERL et GIESEBRECHT), t. IV, Gotha, 1881, p. 280, n. 3. Pour les sources arabes, cf. encore J. A. CONDE, *Historia de la dominación de los Arabes en España*, Paris, 1940, pp. 509—12 et 518—22.

une pure exagération. Toutefois, ces termes — qui semblent réclamer la possession du Toulousain et de la Provence (nous verrons pourquoi) comme s'ils faisaient allusion aux irruptions de l'époque carolingienne — pourraient bien être le reflet de ce qu'Abou-Yousouf avait à dire à ses guerriers lors de la grande parade tenue vers le 11 juillet 1195, entre Séville et Cordoue.⁵ Cette conjecture est cependant contrebalancée par le rapprochement, également conjectural, qu'on a fait^{5a} entre les vers 5—7 et le défi d'En-Nasir contenu dans son message *universis regibus christianis*^{5b}, avant la bataille de Las Navas.

- IV Empereire, vos o aujatz,
 El reys de Fransa, e sos cozis,
 30 El reys engles, coms peitavis,
 Qu'al rey d'Espanha socorratz;
 Que ancmais negus mielhs no poc
 33 A servir Dieu esser propdas;
 Ab luy venseretz totz los cas
 Cui Bafometz a escarnitz,
 36 Els renegatz outrasalhitz.

La quatrième strophe nous offre la liste des souverains auxquels s'adresse cet appel à la croisade. Selon qu'on adopte la date de 1195 (a) ou celle de 1211—1212 (b), il s'agit là des personnages suivants:

- | | (a) | (b) |
|---|-------------------------------|--|
| 1° l'empereur
germanique: | Henri VI
(1191—1197) | ou Frédéric II
(1211—1250),
bien qu'il ne fût couronné
empereur qu'en 1220; |
| 2° le roi de France: | Philippe Auguste (1180—1223); | |
| 3° un cousin (?), dont l'identité est douteuse; | | |

⁵ Voyez la description de cette revue des troupes, au lendemain des cérémonies religieuses célébrées à la mosquée de Séville, dans SCHIRRMACHER, p. 252.

^{5a} SPRINGER, p. 57. Gavaudan est cité par SCHIRRMACHER à la p. 258 (et non 28).

^{5b} Le document, rédigé en latin, a été imprimé par SCHIRRMACHER, pp. 689—691. Quelle est, au demeurant, son authenticité?

4° le roi d'An-	Richard	ou Jean sans Terre
gleterre,	Cœur de	(1199—1216),
comte de	Lion	qui n'est cependant pas
Poitiers:	(1189—1199)	comte de Poitiers.

Le roi d'Espagne est Alphonse VIII de Castille (1158—1214).

De cette double liste, il se dégage deux présomptions en faveur de la date de 1195. En 1212 l'empire germanique est en proie aux dissensions électorales; à la place d'Othon IV, excommunié, le jeune Frédéric II a été acclamé souverain, mais son couronnement royal ne se fera qu'en décembre 1212. Il ne peut être appelé *empereur* à proprement parler; le poète aurait pu dire aussi bien: *Reis alamans, vos o aujatz*. On a pu objecter que la qualification d'empereur appliquée à un souverain allemand, même présomptif⁶, peut être considérée comme traditionnelle. La même observation pourrait se faire, d'autre part, sur la qualification de comte de Poitiers à propos de Jean sans Terre qui, en réalité, ne l'est plus à l'époque qui nous intéresse. Ces objections ne sont pas entièrement irrecevables et c'est pourquoi on ne pourra tirer de cette strophe aucune conclusion définitive; une forte présomption subsiste néanmoins en faveur de 1195.

Le «cousin» du vers 29 a été sujet aux identifications les plus variées.

Tout d'abord, la leçon, du reste fautive, . . . *reys de Fransa, sos cozis*,⁷ a été rejetée, puisque cette apposition présentait

⁶ Telle était la situation de Frédéric II à l'époque qui précédait la bataille de Las Navas. La diète de Nuremberg qui l'acclama comme souverain légitime se réunit en septembre 1211.

⁷ Traduction de MILLOT, citée aux Remarques, faite sur une copie de R contenue dans le recueil de Lacurne de Sainte-Palaye (ms. 30095 de l'Arsenal). MILLOT a simplement traduit *franse* par France. MILÁ Y FONTANALS, p. 128, n. 6, a tenté, dubitativement, une justification *algo sutil* de cette interprétation, en optant pour la date de 1212. Il invoquait des liens de parenté entre Philippe Auguste et Philippe de Souabe; ce dernier, mort en 1208, serait cité par Gavaudan, à titre posthume, parce que le

un non-sens évident, Philippe Auguste n'étant le cousin ni d'Henri VI, ni de Frédéric II, ni d'aucun prétendant au trône impérial. On notera aussi que l'emploi de l'adjectif possessif de la troisième personne, *sos*, interdit de rapporter ce dernier à l'empereur qui est interpellé au discours direct: *vos o aujat*; il faudrait donc *vostre*.

Les vers 29—30, imprimés ainsi ⁸:

E'l reys de Frans', e sos cozis
El reys engles . . .

ont été ensuite compris: « . . . le roi de France et son cousin, le roi d'Angleterre ». Mais cette interprétation est basée sur une erreur grammaticale que Raynouard avait commise, suivi par Diez. Il croyait, en effet, à l'existence en « roman » d'un article masculin cas sujet *el*.⁹ Afin d'établir une identité entre le cousin et le roi d'Angleterre — identité justifiable à cause des mariages successifs d'Eléonore d'Aquitaine, mère de Richard, divorcée de Louis VII, père de Philippe Auguste — le vers 30 devrait être corrigé en: *Lo reys engles . . .*¹⁰

Finalement, comme il ne restait dans la strophe, pour servir de cousin au roi de France, que le roi d'Espagne, au vers 31, on s'est tourné vers cette solution, en apportant comme preuve

troubadour aurait ignoré sa mort. Le problème du vers 30 n'existe pas pour MILÁ, puisqu'il traduit « le roi d'Angleterre et le comte de Poitiers ».

⁸ RAYNOUARD, *Choix*, t. IV, p. 85, avec correction de DIEZ, p. 424, n. 2.

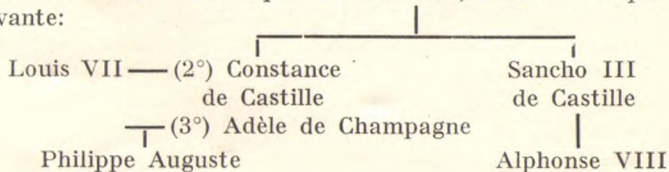
⁹ RAYNOUARD, *Eléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000*, Paris, 1816, p. 42, et *Lexique roman*, t. I, p. XLV. Sur l'existence réelle de *el* qui se trouve deux fois chez les troubadours, cf. APPEL, *Revue des langues romanes*, t. XXXIX, 1896, p. 206, et SCHULTZ-GORA, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLI, 1921, p. 144 et n. 1.

¹⁰ DIEZ, p. 424, n. 2, avait déjà fait remarquer que Richard était le fils et Philippe Auguste « le beau-fils » d'Eléonore d'Aquitaine. M. JEANROY, p. 356, dans sa note à ce vers, proposait la correction en *lo*, sans l'introduire cependant dans son texte. M. LEWENT, p. 43, l'admettait implicitement.

les liens de parenté qui existaient entre Philippe Auguste et Alphonse VIII.¹¹ La difficulté d'accepter cette manière de voir est évidente: il faut une subtilité syntaxique trop poussée pour combiner ces deux éléments disjoints. On pourrait l'admettre, à la rigueur, à condition qu'Alphonse de Castille soit le personnage le plus en vue dans l'esprit de l'auditoire devant lequel cette chanson est exécutée. Mais cela impliquerait qu'elle ait été composée en Espagne, au milieu des combattants. C'est ce qu'on a cru jusqu'à présent; nous verrons plus loin qu'il n'en est rien.

Ces résultats restaient bien douteux, sauf, bien entendu, si l'on se résignait à corriger *El* en *Lo*. La seule façon de s'en tirer était donc de ne pas identifier le «cousin» avec l'un ou l'autre des souverains cités, mais de prétendre que ce terme évoquait l'un quelconque des cousins de Philippe Auguste et de traduire: «... le roi de France et son cousin et le roi d'Angleterre...» Telle a été la position prudente de Schultz-Gora¹² qui, en partant de là, a pu facilement trouver un cousin d'une certaine importance en la personne d'Henri II de Troyes, comte de Champagne et roi de Jérusalem. M. Kastner a eu raison de ne pas croire à la possibilité de faire appel au roi de Jérusalem à propos d'une croisade contre les Maures d'Espagne. Si son objection est parfaitement justifiée, il faut toutefois préciser que M. Kastner a été amené à la faire valoir surtout parce qu'il plaçait la chanson à l'époque de Las Navas où la bataille fut livrée une quinzaine d'années après la mort d'Henri de Troyes.

¹¹ Après la remarque hypothétique de M. JEANROY, *ibid.*, cette idée a été soutenue par M. KASTNER, basée sur la parenté suivante:



¹² *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, p. 146.

Qui est donc ce cousin, s'il n'est pas le roi d'Angleterre qui en est séparé par la conjonction *e*?

En adoptant la leçon du manuscrit *R* (telle que la donne M. Jeanroy dans les variantes: *fransa*), non pas sous la forme inacceptable ... *Fransa, sos* ..., mais en mettant une apostrophe entre *Frans'* et *a*, ce dernier mot étant compris comme l'altération, qui se rencontre parfois dans les manuscrits, de la préposition *ab*, «avec», nous obtenons un sens singulièrement différent de tout ce qui a été proposé jusqu'à présent:

E-l reys de Frans' a sos cozis,

où *sos cozis* est un cas régime pluriel, ce qui nous donne la traduction suivante: «Entendez, ô empereur, et [que] le roi de France avec ses cousins et le roi d'Angleterre, comte de Poitiers [m'entendent]: secourez le roi d'Espagne!»

Par cette interprétation, nous aurions non seulement résolu la difficulté d'identifier le «cousin» avec l'un ou l'autre des personnages cités, mais le groupe des princes auxquels Gavaudan adresse son exhortation revêtirait un tout autre aspect.

En effet, par cette évocation, presque toute la France du Nord serait représentée en les personnes des nombreux cousins de Philippe Auguste¹³ et l'appel du troubadour semblerait être

¹³ Je donne ici la liste des sept cousins de Philippe Auguste, d'après le tableau généalogique de CARTELLIERI, t. I, table 1; les dates sont tirées du *Trésor de chronologie* de MAS-LATRIE et du *Répertoire* d'Ulysse CHEVALIER.

[Côté paternel: fils des frères et des sœurs de Louis VII]

1. Robert II, de Dreux, † 1218,
2. Pierre II, de Courtenay, † 1219,
3. Raimond VI, de Toulouse, † 1222,

[Côté maternel: fils des frères et des sœurs des trois épouses de Louis VII]

4. Henri II, de Troyes, † 1197,
5. Thibaut III, de Champagne, † 1200—1,
- Hugues III, de Bourgogne, † 1193,
- Henri I^{er}, de Bar-le-Duc, † 1191.

dirigé non seulement au roi de France et à ses voisins, mais aussi à tous les princes qui lui sont apparentés, à ses cousins proprement dits ou encore, au sens étendu, à tous ses parents de la même génération.

Nous aurions alors, dans la quatrième strophe, une énumération, tendant à être complète, de tous les barons de l'Occident chrétien. Que l'on compare cette énumération à ces deux autres listes, indiscutablement méthodiques, qui se trouvent dans la chanson: à la strophe VI, les diverses nations ibériques sont évoquées dans un ordre géographique rigoureux, allant de l'Ouest à l'Est; à la strophe VII, la succession des nationalités auxquelles appartiennent les futurs croisés appelés à la rescousse et sur lesquelles règnent précisément les souverains du passage discuté, va, en gros, du Nord-Est au Sud-Ouest.

Le caractère méthodique des deux autres énumérations est indéniable; il serait légitime de supposer chez le poète la même intention à la strophe IV. D'autant que, d'une part, il semble être conscient de l'effet de style qu'il en tire — comme nous le verrons plus loin — et que, d'autre part, le rapprochement

A ces cousins proprement dits, on pourrait ajouter les fils d'Eléonore d'Aquitaine, nés de son second mariage, avec Henri II d'Angleterre:

- | | |
|---------------------------|---------|
| (6) Richard Cœur de Lion, | † 1199, |
| (7) Jean sans Terre, | † 1216, |
| Geoffroy, | † 1186. |

Le mot «cousins» pourrait également désigner une parenté plus large; voyez quelques exemples de cet emploi dans LEVY, *Supplement-Wörterbuch*, t. I, p. 398, TOBLER et LOMMATZSCH, *Allfranzösisches Wörterbuch*, t. II, col. 927, et cf. la thèse (de Zurich) d'E. TAPPOLET, *Die romanischen Verwandtschaftsnamen*, Strasbourg, 1895, p. 111, n. 2, et p. 119, n. 1, où cependant les textes médiévaux ne sont guère pris en considération, ni même les termes généraux de «parent, parenté».

Voici, pour illustrer l'extension que prendrait le mot *cozis* au sens large, la liste des beaux-frères de Philippe Auguste; cf. CARTELLIERI, t. I, tables généalogiques, et les listes très commodées de

des «listes» de la strophe IV (les souverains) et de la strophe VII (leurs nations) s'impose, de toutes façons.

Toutes ces considérations d'ordre historique, surtout si l'on parcourt la longue liste généalogique donnée en note, et d'ordre stylistique, d'un maniement plus délicat, pourraient suggérer que la lecture *a[b] sos cozis* est très vraisemblable.

Le malheur est qu'aucun des deux manuscrits ne porte la leçon requise: *C* a *fransæ* (graphie habituelle chez son scribe pour les *-a* devant *e-* qui s'élident, cf. au v. 40) et la variante de *R* est *franse*, c'est à dire *Frans'e* et non *fransa*, qui paraît une simple faute de lecture.

C et *R* présentent, sous des graphies différentes, des leçons parfaitement identiques. Cela n'est que naturel si l'on se rappelle que, dans leur ensemble, ils sont étroitement apparentés et remontent selon toute probabilité à un modèle commun, peut-être peu lisible, dont le texte aurait été «corrigé» en maints endroits par le philologue que fut le scribe de *C* et reproduit tant bien que mal par celui de *R* qui, visiblement, ne comprenait pas toujours ce qu'il transcrivait.^{13a}

C. APPEL, *Die Lieder Bertrams von Born* (*Sammlung romanischer Uebungstexte*, n^{os} 29—30), Halle, 1932, pp. 140—144.

[Epoux des filles d'Eléonore d'Aquitaine, première épouse de Louis VII]

Henri I^{er}, de Troyes, époux de Marie, † 1181,

Thibaut V, de Blois, époux d'Alice, † 1191,

[Epoux des autres filles d'Eléonore d'Aquitaine, nées de son mariage avec Henri II d'Angleterre]

1. Henri le Lion, de Saxe, époux de Maheut, † 1195,

2. Alphonse VIII, de Castille, époux d'Eléonore, † 1214,

3. Guillaume II, de Sicile, époux de Jeanne, † 1194—5,

[Epoux des filles de Constance de Castille, seconde épouse de Louis VII]

4. Béla III, de Hongrie, époux de Marguerite, † 1196,

5. Guillaume III, de Ponthieu, époux d'Adelaide, † avant 1221,

[Epoux de la fille d'Adèle de Champagne, troisième épouse de Louis VII]

6. Alexis de Byzance, époux d'Agnès, † après 1210.

^{13a} Cf. les remarques de M. JEANROY, dans son édition citée, p. 503, et G. BERTONI, *I trovatori d'Italia*, Modène, 1915, p. 188 et n. 2.

Pour les vers 29—30, ils offrent donc des leçons concordantes, mais qui ne sont pas pour autant acceptables. Il faut, de toutes manières, corriger: soit *E'l en Lo*, soit *Frans'e en Frans'a*. Dans le premier cas, l'erreur s'expliquerait par la présence de *El* au vers précédent; la seconde correction est, au point de vue de la paléographie, légèrement moins forte. On me permettra de choisir la seconde solution, pour me conformer à l'interprétation ci-dessus exposée.

- V Jhesus Cristz, quens a prezicatz
 Per que fos bona nostra fis,
 39 Nos demonstra, qu'es dregz camis,
 Qu'ab penedensa er perdonatz
 Lo peccatz que d'Adam se moc;
 42 E vol nos far fermes e certas
 Sil crezem, qu'ab los sobiras
 Nos metra, e serans la guitz
 45 Sobrels fals fellos descauzitz.

La cinquième strophe évoque les indulgences accordées habituellement aux croisés. C'est ici que, après l'appel aux souverains, le poème revêt l'aspect formel d'une chanson de croisade.¹⁴ Telle croisade fut réellement prêchée avant la bataille de Las Navas, avec une bulle spéciale¹⁵ dans laquelle le Pape assurait aux combattants d'Espagne les mêmes privilèges que ceux dont jouissaient les croisés des expéditions orientales. Un autre fait bien connu est le rôle important que jouèrent les chevaliers étrangers à la grande victoire du 16 juillet 1212.¹⁶ C'est là le point décisif aux yeux de ceux des

¹⁴ Sur ce genre poétique, voy. l'ouvrage déjà cité de M. LEWENT, et JEANROY, *La poésie lyrique des troubadours*, t. II, p. 200—212. On trouvera un grand nombre de faits, accumulés sans aucun esprit critique, dans P. A. THROOP, *Criticism of the Crusade, A Study of Public Opinion and Crusade Propaganda*, Amsterdam, 1940, et *Criticism of papal crusade policy in Old French and Provençal*, dans *Speculum*, t. XIII, 1938, 379—412.

¹⁵ Cf. SCHIRRMACHER, p. 285.

¹⁶ Ils arrivaient en Espagne à partir du 20 mai; cf. *ibid.*, p. 289.



critiques qui penchaient en faveur de la datation de 1212. Mais les espoirs d'un poète ne correspondent pas forcément à des réalités historiques.

A ce point de la chanson, nous restons encore dans l'incertitude quant à sa date. La strophe suivante du moins nous apporte-t-elle un premier indice sûr concernant son lieu de composition.

- V Non laissez nostras heretatz,
 Pus qu'a la gran fe em assis,
 18 A cas negres outramaris;
 Q'usquecx ne sia perpessatz
 Enans quel dampnatge nos toc.
 51 Portogals, Gallicx, Castellas
 Navars, Aragones, Ferras
 Lur avem en barra gequitz,
 54 Qu'els an rahusatz et aunitz.

Cette strophe contient la liste des nations ibériques que j'ai déjà mentionnée. L'expression du vers 54 nous indique clairement que le troubadour parle au nom de ce qu'on pourrait appeler la chrétienté continentale. Il n'est donc pas en Espagne. A la strophe suivante, nous pourrions préciser davantage.

Le dernier vers présente une difficulté d'interprétation textuelle et ce n'est pas le moindre écueil de la pièce. La forme *quels* des manuscrits peut être coupée en *qu'els* ou en *que·ls*. Les graphies semblent représenter plutôt cette dernière forme: *R* écrit *q̄ls* et pour *els*, cas sujet, *C* aurait employé, suivant son habitude, la graphie avec *lh* mouillé, *quelhs*, comme aux vers 15 et 19 (cf. cependant le vers 20). Mais ce sont des nuances peu décisives; il peut s'agir là d'une interprétation due au scribe de leur modèle, par exemple. La décision que l'on prendra sera grosse de conséquences, car elle comportera la solution du problème: qui des Chrétiens et des Musulmans a la supériorité au moment où se place la composition de la poésie. Dans le cas de Las Navas, il n'y a pas de doute, les croisés ne sont pas encore arrivés sur les lieux (cf. les vers suivants), la chanson est donc antérieure à la bataille. Nous ne savons cependant

pas si le poète veut dire: nous avons opposé aux Arabes toutes ces nations hispaniques qui les ont tenus en échec jusqu'à présent, ou bien: qu'ils ont refoulées par leur invasion. Dans le cas d'Alarcos, le second sens peut être une allusion à la bataille déjà perdue.

- VII Quan veyran los baros crozatz
Alamans, Frances, Cambrezis,
57 Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos ab nos mesclatz
Els Provensals totz en un floc,
60 Saber podetz qu'ab los Espas
Romprem la preys's' el cap el[s] mas,
Trols ajam mortz totz e delitz,
63 Pueys er mest nos totz l'aur's partitz.

On a pensé jusqu'à présent que Gavaudan se trouvait en Espagne, au moment où il composait sa chanson, «peut-être enrôlé sous une bannière chrétienne».¹⁷ L'erreur provient de ce que le premier vers de cette strophe a été traduit comme «Quand viendront les barons croisés», etc. Mais *veyran* ne signifie pas «viendront» et ne se rapporte pas aux barons qui sont tous au cas régime du pluriel, garanti par la rime dans ce vers ainsi que dans les vers suivants. Il faut comprendre: «Quand ils verront les barons croisés . . .» où «ils» représente les Infidèles dont il vient d'être question au vers précédent (vers 54). Quant aux critiques qui avaient bien compris ce vers, ils ne considéraient pas ceci: au vers 58, l'emploi du pronom *nos* nous permet de préciser la région où Gavaudan composait son poème. Puisqu'au vers 53 (*lur avem . . .*) il a parlé au nom des Chrétiens non hispaniques et puisque le principal pays dont les natifs manquent à cette énumération méthodique et que ce pronom est censé désigner est celui du comte de Toulouse, il est hautement vraisemblable que la chanson de croisade de Gavaudan fut entonnée pour la première fois quelque part dans son Gévaudan natal ou dans le Toulousain, tous deux terres

¹⁷ JEANROY, *La poésie lyrique des troubadours*, t. II, pp. 202—203.

de Raimond VI, son protecteur. On comprendra mieux maintenant le sens de l'adverbe *la* (= *lai*) du vers 44: non seulement qu'il ne faut pas le corriger en *sa* ou *sai*, mais il montre plus loin qu'un champ de bataille hypothétique, il indique l'Espagne, »là-bas«, au-delà des Pyrénées.

Ayant ainsi établi avec quelque certitude le lieu de sa composition, reste à déterminer si la tornade de la chanson contient une prophétie véridique:

VIII Profeta seran Gavaudas
 Qu'el dig er faitz, e mortz als cas!
 66 E Dieus er honratz e servitz
 On Bafometz era grazitz;

en d'autres termes: si la bataille à laquelle le poète exhortait le monde chrétien fut celle de la défaite d'Alarcos ou celle de la victoire de Las Navas.

J'ai fait remarquer que le facteur principal qui devait jouer dans l'esprit de ceux qui la dataient de 1212 a été le fait qu'une croisade fut alors réellement prêchée et que les croisés étrangers eurent une part importante dans la victoire de Las Navas, tandis que l'histoire ne nous apprend, en général, rien de semblable à l'époque de 1195. La seule objection de fait contre cette datation a été proposée par l'historien Cartellieri, soutenu par Schultz-Gora¹⁹, à savoir que depuis 1203 le roi d'Angleterre n'était plus comte de Poitiers, comme l'exigerait la qualification du vers 30. Cette objection que j'ai déjà mentionnée en même temps que celle relative au titre d'empereur, pèse lourdement dans la balance.

Contre l'hypothèse d'Alarcos, deux objections ont été soulevées, mais elles sont, dans l'ensemble, peu solides. D'aucuns ont souligné qu'en 1195 ni l'unité des princes hispaniques (apparemment postulée par la strophe VI) ni la présence des croisés étrangers (strophe VII) n'étaient assurées et qu'alors, d'autre part, l'empereur Henri VI avait déjà conçu le plan

¹⁹ CARTELLIERI, t. III, p. 111, n. 4; SCHULTZ-GORA, *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, p. 143.

d'une croisade en Orient.²⁰ Cependant, la concorde ibérique n'était pas plus réalisée en 1212 qu'en 1195, à cause de l'alliance entre le roi de Léon et les Maures. Les Léonais paraissent être désignés par le terme «renégats» du v. 36. Notons en passant qu'ils ne figurent pas dans l'énumération de la strophe VI. Par ailleurs, l'appel d'un poète à une croisade à venir, même s'il contient une longue liste des nations auxquelles il s'adresse, n'implique pas que cette croisade fût officiellement prêchée, ni que ces nations y eussent effectivement pris part. Quant au projet d'Henri VI, ce ne fut qu'un projet, rendu public aux diètes de Gelnhausen et de Worms, en octobre-décembre 1195, donc après la bataille d'Alarcos, et à supposer même que Gavaudan ne l'ignorât point, il pouvait bien espérer en dissuader l'empereur par les vers: *Que anmais negus mielhs no poc A servir Dieu esser propdas* (32—33). C'est l'argument du célèbre Chant du Lavoir de Marcabru ²¹: le *Lavador* de l'Espagne est plus près que l'Orient.

De plus, la chanson de croisade de Gavaudan n'est pas le seul document où apparaisse l'idée d'une expédition concertée contre les Maures au moment de l'invasion de 1195.

Cartellieri a fait allusion ²² à un sirventès de Bertran de Born où le troubadour exprime sa joie anticipée au sujet de la venue promise d'Alphonse de Castille pour secourir Richard contre Philippe Auguste. Sa date doit être placée non seule-

²⁰ Il prit la croix secrètement, le 31 mars, et la croisade fut prêchée, à partir du 2 avril, sur sa propre initiative, par une manœuvre politique, pour forcer la main à l'autorité pontificale. Cf. S. STROŃSKI, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 178—179.

²¹ Pièce 293, 35, éd. DEJEANNE, p. 169, APPEL, *Prov. Chrestomathie*, n° 72, etc. A la notice de la *Bibliographie* de PILLET, ajoutez: A. CAVALIERE, *Cento liriche provenzali*, Bologne, 1938, p. 22, et R. T. HILL et T. G. BERGIN, *Anthology of the Provençal Troubadours* (Yale Romanic Studies, XVII), New Haven, 1941, p. 22.

²² Ouvr. cité, t. III, p. 102; texte dans APPEL, *Die Lieder Bertrams von Born*, p. 88. Sur les pièces provençales relatives à la bataille d'Alarcos, voy. S. STROŃSKI, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 23*—27* et 173—184.

ment avant la défaite d'Alarcos — après laquelle Alphonse n'était plus susceptible d'aider Richard — mais bien avant cette année, avant la conclusion de l'armistice avec Philippe Auguste, le 1^{er} novembre 1194.²³ Ce sirventès est une preuve des bonnes relations existant entre Richard et Alphonse à l'époque qui nous intéresse et témoigne au moins des promesses de secours armé.

En 1195, ce fut peut-être le tour d'Alphonse de demander *mais chevaliers* — comme le dit Bertran de Born — et l'annaliste Mathieu de Paris est là pour relater le succès de ce secours. A en croire son récit, ce fut l'effet des nouvelles d'une croisade sous la conduite de Richard Cœur-de-Lion, *cujus fama jam totum repleverat Orientem, et etiam multos terruerat Affricanos*²⁴, qu'en 1195 les Maures renoncèrent à la poursuite de leurs conquêtes, à ce qu'il semble après la bataille d'Alarcos. Roger de Wendover, plus objectif dans sa chronique, ne nous dit rien d'un pareil projet de croisade.²⁵ On sait que Mathieu de Paris était un familier d'Henri III d'Angleterre²⁶, frère de Richard,

²³ Cf. CARTELLIERI, t. III, pp. 97—98.

²⁴ *Matthaei Parisiensis Historia Anglorum*, éd. F. MADDEN (*Rerum Britann. Medii Aevi Scriptores*), Londres, 1866—1869, 3 vol., t. II, p. 54.

²⁵ *Rogeri de Wendover . . . Flores historiarum*, éd. H. G. HEWLETT (*Rerum Britann. Medii Aevi Script.*), Londres, 1886—1889, 3 vol., t. I, p. 239. La *Chronica Magistri Rogeri de Houedenc*, éd. W. STUBBS (même collection), Londres, 1868—1871, 4 vol., t. III, p. 302, ne fournit aucun renseignement qui puisse nous intéresser, pas plus d'ailleurs que les autres sources historiques que j'ai pu consulter. Je ne sais dans quels documents André FAVYN avait puisé le récit vivant qu'il nous donne des événements de 1195 et où il dit notamment (*Histoire de Navarre*, Paris, 1612, in-fol., p. 230, au début) que, la veille de la bataille, des *jeunes barbes sans experiences* incitaient Alphonse à attaquer les Maures sans plus tarder, en lui persuadant *qu'il falloir donc à la bonne heure donner dessus sans marchander davantage, et sans attendre le secours Estranger, lequel s'attribueroit l'honneur de la victoire*. Serait-ce le même secours étranger que promet Gavaudan?

²⁶ Voy. A. MOLINIER, *Sources de l'histoire de France*, t. III, p. 132, n° 2730. Il s'agissait pour Mathieu de flatter la mémoire de Richard.

et il n'est que trop évident que le passage en question est plein de flatterie envers le *magnanimus*. Il n'est cependant pas impossible et, en tout cas, c'est un fait digne d'être noté, que les informations venant d'Espagne et la répercussion qu'elles produisirent en France, sous l'impulsion desquelles Gavaudan composa sa chanson de croisade, eussent été les mêmes qui parvinrent aux moines de Saint-Alban en Angleterre.

On a souvent reproché aux chansons politiques des troubadours qu'elles ne nous apprennent rien de nouveau sur l'histoire, qu'elles n'ajoutent rien à nos connaissances historiques.²⁷ Voilà cependant un cas curieux où un troubadour, mauvais prophète, désavoué par les événements, et un annaliste suspect de flatterie se trouvent d'accord sur un point que les sources historiques ignorent par ailleurs. Ce qui est certain c'est que la défaite d'Alarcos a laissé des traces dans l'histoire de Richard. Ce fut sous l'impression du désastre — *tota Christianitas perturbata est vehementer*, note Roger de Wendover — qu'il conclut un nouvel armistice avec Philippe Auguste, le 20 août ^{27a}. Il n'est pas invraisemblable qu'un projet de croisade contre les Maures d'Espagne eût surgi de ces accords, sinon dans l'esprit des contractants, du moins dans les espérances populaires.

Quelle sera donc la position qu'il convient de prendre dans le problème tant débattu et apparemment insoluble de la datation?

Ce n'est pas le témoignage de Mathieu de Paris qui saurait nous fournir l'argument décisif. Mais tout concorde à nous confirmer dans l'adoption de la date de 1195. L'allusion à la chute de Jérusalem est plus frappante à une époque où cet événement représentait la dernière étape de la guerre sainte: elle datait de huit ans en 1195, de vingt-cinq ans en 1212. L'emploi des qualificatifs «empereur» et «roi d'Angleterre, comte

²⁷ Voy. la remarque instructive de M. S. STROŃSKI, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 281—282, Conclusion, de même que sa plaquette récente *La poésie et la réalité aux temps des troubadours* (*The Taylorian Lecture 1943*), Oxford, 1943, 32 pp. in-16°.

^{27a} Cf. CARTELLIERI, t. III, p. 111.

de Poitiers», réels en 1195, était abusif en 1212. Enfin, le fait que la chanson a été composée en Toulousain donne également à réfléchir.

Certes, Raimond VI ne s'illustrait pas d'une ardeur catholique exemplaire et l'on pourrait invoquer — en 1212 — l'argument usuel de ceux qui aiment jeter sur les troubadours en bloc le soupçon de l'hérésie: la chanson de croisade, inspirée par Raimond VI, n'avait d'autre but que de dévier ou diminuer la menace des expéditions contre les Albigeois, commencées en 1209. S'il en était ainsi — et, si la chanson avait été composée en 1212 en Toulousain, il n'en saurait être autrement — nous devrions y retrouver les accents habituels de la protestation contre le «détournement» de la croisade. Il est parfois utile de considérer dans un texte donné non seulement ce qu'il y a, mais aussi ce qu'il n'y a pas pouvant y être, dans le cas présent je dirais même: devant y être. Or, il ne se trouve pas dans ce poème la moindre trace d'une telle protestation; il est d'une foi que saint Dominique lui-même eût approuvée.^{27b}

Ma conclusion est donc que la chanson de croisade de Gavaudan a été composée en Toulousain, à l'occasion de l'invasion de l'Espagne par Abou-Yousouf, peut-être peu après la bataille d'Alarcos du 19 juillet 1195.

*

Le lecteur aura remarqué que la conclusion sur le lieu de la composition et celle, moins assurée, sur l'interprétation du mot *cozis* ont résulté d'un examen attentif de certains procédés de composition.

Le souci de la forme est évident chez Gavaudan qui arborait fièrement l'enseigne du *trobar clus*. Cette chanson n'est pas écrite dans le style hermétique, tourmenté et sur les rimes

^{27b} Cf. les deux sirventés pieux: nos 9 et 11 (éd. VIII et X), sur lesquels voy. V. Lowinsky, *Zum geistlichen Kunstliede in der altprovenzalischen Literatur*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. XX, 1898, pp. 177—178; D. Scheludko, *Über die religiöse Lyrik der Troubadours*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVIII, 1937, pp. 237 et 247.

virtuoses de ses autres productions. Sa forme ne rappelle pas l'orgueil de l'artiste: *Eu non suy pars Als autres trobadors* . . . (n° 5, éd. IV, vers 1—2); elle ne met pas à l'épreuve la subtilité de son auditoire comme la chanson qui commence ainsi: *Un vers vuelh far, chantador, Cubert e clus, per vezer Greu e leu entendedor, Lai on sens vol apparer* . . . (n° 11, éd. X, vers 1—4); elle ne fait pas montre de préoccupations de bravoure comme celle dont il déclare: *Lo vers dech far en tal rima Mascl' e femel que ben rim* . . . et où il avertit les copistes qu'ils devront prendre garde à bien noter les rimes dérivées: *Vers es bos qui ben l'escriu* (n° 8, éd. VII, vers 1—2 et 74). Le *trobar clus*, cette ancienne manifestation de l'art pour l'art, n'a pas sa place dans une chanson de croisade dont le but est de se répandre, au delà du cercle restreint des *greu entendedor*, dans le peuple, voire d'atteindre toutes les nations chrétiennes. Le poète fait preuve d'intelligence lorsqu'il abandonne ici le style obscur dont il use dans le reste de son œuvre.^{27c}

Il faut également noter la clarté de structure de l'ensemble, l'adroit enchaînement de l'argumentation. On ne lit pas souvent des chansons provençales où la suite des idées soit logique et limpide, où l'on ne puisse retrancher ou ajouter des strophes *ad libitum*.

Il est aussi doué d'une certaine sensibilité; ce n'est pas dans cette chanson politico-religieuse qu'il a l'occasion de nous le faire sentir. Ce n'est pas la répétition du qualificatif «chien» (vers 27, 48, 65) qui peut nous émouvoir, ni les adjectifs méprisants dont il affuble les Infidèles (vers 7, 27, 33—36, 45, 48), ni même les accents religieux sans grande originalité (vers 37—48, 66—67), indispensables dans ce genre littéraire; bien que les deux derniers vers de la tornade soient une digne conclusion du poème. Plus digne que la promesse mercantile du vers 63, qui nous choque. Mais l'effet visé ici est plus politique que poétique.

De l'effet poétique, j'en trouve ailleurs. Il faut se souvenir,

^{27c} A l'exception des deux pastourelles n°s 4 et 6 (éd. III et V), donc sept pièces hermétiques sur dix.

par exemple, des troupeaux de moutons qui, en vagues pressées, se coulent des coteaux et inondent les plaines, pour être frappé de l'image par laquelle le troubadour représente l'invasion des Africains (vers 14—17). Il faut aussi connaître les ravages qu'ils sont capables de faire dans la culture, pour saisir la réalité de la comparaison (vers 18). Au pittoresque de l'image se surajoute la sonorité barbare de tous ces noms de peuplades: *Andolozits, Arabitz, Alcavis* (?), *Masmutz, Maurs, Goitz, Barbaris, Marroquenas, Marabetis* — *don devem tug aver gran espaven*, aurait dit Peire Vidal.²⁸

Je ne pense pas être plus subtil que Gavaudan lui-même, en percevant une recherche d'effet dans l'opposition stylistique qui se manifeste entre le désordre grégaire de tous ces noms, disséminés au cours de trois strophes, et l'ordonnance disciplinée des énumérations où défilent, dans les rangs serrés de deux vers, les avant-gardes ibériques:

51 · Portogals, Gallicx, Castellas,
Navars, Aragones, Serdas,

et les futurs croisés:

56 Alamans, Frances, Cambrezis,
Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos, etc.

Serai-je encore plus subtil si je fais remarquer que les nations hispaniques se succèdent dans un ordre qui va approchant les Pyrénées, comme pour suggérer leur recul, étape par étape, devant l'invasion maure, et que l'énumération des diverses nationalités croisées se fait dans un ordre géographique en direction de la péninsule, comme si leur succession devait évoquer leur descente vers l'Espagne? On pressent le choc des deux mouvements de troupes opposés. Le poète ne devait pas être le seul à connaître la géographie de la France et de

²⁸ Pièce 364, 4, vers 56, éd. ANGLADE, p. 79, à propos de la chute de Jérusalem.

l'Espagne, pour pouvoir en tirer cet effet de style.

Suggérer, évoquer par la forme: n'est-ce pas un souci esthétique? Les idées que Gavaudan doit exprimer ici sont peu poétiques; mais leur mise en forme est très habile. Cela n'étonne pas chez un formaliste qui n'est »pas semblable aux autres troubadours», du moins à ceux qui ne vouaient pas un culte particulier au *trobar clus*.

*

Le texte provençal n'a pas été imprimé depuis 1905: tel que je l'ai cité plus haut d'après l'édition que M. Jeanroy considérait comme provisoire, il peut être légèrement modifiée. Je le donne ici conforme aux interprétations exposées au cours de ces pages et accompagné d'une traduction basée, dans l'ensemble, sur celles de M. Jeanroy.²⁹

*

- I Senhor, per los nostres peccatz
creys la forsa dels Sarrazis:
- 3 Jherusalem pres Saladis
et encaras non es cobratz;
perque manda·l reys de Marroc
- 6 qu'ab totz los reys de Crestias
se combatra ab sos trefas
Andolozitz et Arabitz
- 9 contra la fe de Crist garnitz.

- II Totz los Alcavis a mandatz,
Masmutz, Maurs, Goitz e Barbaris,
- 12 e no·y reman gras ni mesquis
que totz no·ls ayon ajostatz.
Anc pus menut ayga non ploc
- 15 cum elhs passon e preno·ls plas:
la caraunhada dels milas
geta·ls paysser, coma berbitz,
- 18 e no·y reman brotz ni razitz.

²⁹ Voy. les références plus loin, aux Remarques.

III Tant en d'erguelh selhs qu'a triatz
 qu'els cujo-l mons lur si' aclis;
 21 Marroquenas, Marabetis
 pauzon a mons, per mieg los pratz.
 Mest lor gabon: »Franc, faiz nos loc!
 24 Nostr' es Proensa e Tolzas,
 entro al Puey totz lo mejas!
 Anc tan fers gaps no fon auzitz
 27 dels falses cas, ses ley marritz.

IV Emperaire, vos o aujatz,
 e-l reys de Frans', a sos cozis,
 30 e-l reys engles, coms peitavis:
 qu'al rey d'Espanha secorratz!
 Que ancmais negus mielhs no poc
 33 a servir Dieu esser propdas:
 ab luy venseretz totz los cas
 cui Bafometz a escarnitz,
 36 e-ls renegatz outrasalhitz.

V Jhezus Cristz, que·ns a prezicatz
 per que fos bona nostra fis,
 39 nos demostra qu'es dregz camis:
 qu'ab penedens' er perdonatz
 lo peccatz que d'Adam se moc,
 42 e vol nos far fermes e certas,
 si·l crezem, qu'ab los sobiras
 nos metra, e sera·ns la guitz
 45 sobre·ls fals fellos descauzitz.

VI Non laissez nostras heretatz,
 pus qu'a la gran fe em assis,
 48 a cas negres outramaris;
 qu'usquecx ne sia perpessatz
 enans que·l dampnatge nos toc:

- 51 Portogals, Gallicx, Castellas,
Navars, Aragones, Serdas
lur avem en barra gequitz,
54 qu'els an rahuzatz et aunitz.

- VII Quan veyran los baros crozaz:
Alamans, Frances, Cambrezis,
57 Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos, ab nos mesclatz,
e-ls Provensals, totz en un flocc —
60 saber podetz qu'ab los Espas
romprem la preyss' e'l cap e'l[s] mas,
tro-ls ajam mortz totz e delitz;
63 pueys er mest nos totz l'aur partitz.

- VIII Profeta sera-n Gavaudas,
que-l digz er faitz. E mortz als cas!
E Dieus er honratz e servitz
67 on Bafometz era grazitz.

I 1 senhors *CR* — 4 encara *R* — 5 rey *R* — 6 cab *R*; dels *R*.

II 11 maurs *manque C*; goutz *C*, goiz *R* — 13 aian aiustatz
R — 14 aigua *R* — 15 que els pa-son *R* — 16 carraunhada *R* — 17
giecols paizer *R*.

III 19 sels ca *R* — 20 mon lor *R* — 21 marroquinas *R* — 22 meg
R — 23 mes nos *C*; francx fais *R*; locx *R* — 24 tolas proensa
et, avec des signes de rappel, avant et après ces deux mots *R* — 25 los
CR — 26 gabs *R*.

IV 28 enperayre *R* — 29 rey *R*; fransæ *C*, franse *R* — 30
rey *R* — 31 o (*exponctué*) cal *R*; socorratz *R* — 32 negu *R*; non *R*
— 53 bafomet a escarnit *R* — 36 o.] els trassalhitz *R*.

V 37 Ihezu crist *R*; prezicat *R* — 39 dretz *R* — 40 cab *R*;
penedensær *C* — 41 peccat *C*; dazam *R* — 42 uole *R*; sertas *R* —
43 cab *R* — 45 felos *R*.

VI 47 cala *R*; em assis *manque R* — 48 otra maris *R* — 49 cus
quecx *R* — 50 que dampnatie *R* — 51 galicx castelas *R* — 52 fer-
rans avec -n- *exponctué C*, farras *R* — 53 giquitz *R* — 54 rauzatz *R*.

VII 55 can ueiran *R* — 56 franses *R* — 57 anieuis *R* — 58 biarn

R; mesclat CR — 59 *proensals* R; un] .i. R — 60 podes cab R — 61 el mas C; preisa e lamas R — 63 pueis R.

VIII 64 *profetas* R; *guauaudas* R — 65 dig C, ditz R; fatz R; als dels R — 66 *onratz* R — 67 *bafomet* es ar *grazit* R.

Traduction

I (vers 1—9). — Seigneurs, par nos péchés la force des Sarrazins s'est accrue; Saladin a pris Jérusalem qui n'est pas encore recouvrée. Et voilà que le roi du Maroc proclame qu'il combattrà tous les rois chrétiens, avec ses perfides Andalous et Arabes, armés contre la foi du Christ.

II (10—18). — Il a mandé tous ses lieutenants: Masmudes, Maures, Goths et Berbères; robustes ou chétifs, aucun n'est resté en arrière sans qu'ils ne les aient tous rassemblés. Jamais pluie n'est tombée plus dru qu'ils ne passent en recouvrant les plaines: comme de la charogne destinée aux vautours, il les fait paître comme des brebis et (à leur passage) il ne reste ni brin d'herbe ni racine.

III (19—27). — Ils ont tant d'orgueil, ceux qu'il a choisis, qu'ils pensent dominer le monde. Marocains et Marabouts s'entassent par les prés et surenchérissent de jactance: »Francs, faites place! A nous la Provence et le Toulousain et toute la région jusqu'au Puy!« Jamais on n'a entendu de si fières fanfaronnades de ces perfides chiens d'infidèles maudits.

IV (28—36). — Écoutez donc, empereur (d'Allemagne) et que le roi de France m'écoute, avec ses cousins, et le roi d'Angleterre, comte de Poitiers: venez au secours du roi d'Espagne. Car jamais personne n'a pu avoir meilleure occasion de servir Dieu. En son nom, vous triompherez de tous ces chiens que Mahomet a enragés, de même que des traîtres renégats.

V (37—45). — Jésus-Christ, qui nous a fait prêcher sa parole pour que notre fin fût bonne, nous indique le droit chemin: car par la pénitence le péché né d'Adam sera remis. Et il veut nous confirmer et certifier que, si nous avons foi en lui, il nous placera parmi les élus et qu'il sera notre guide, là-bas, contre ces vils et faux félons.

VI (46—54). — Puisque nous avons la grande loi à notre appui, ne laissons pas nos héritages à ces chiens noirs d'outremer. Que chacun y réfléchisse, avant que le dommage ne nous atteigne. Les Portugais, les Galiciens, les gens de Castille et de Navarre, d'Aragon et de Cerdagne, nous les leur avons opposés comme une barrière et ils les ont refoulés et honnis.

VII (55—63). — Lorsqu'ils verront les barons croisés, Allemands et Français, ceux du Cambrésis, Anglais, Bretons et Angevins, Béarnais et Gascons, mêlés à nous et aux Provençaux, tous en une masse: alors, soyez-en sûrs, avec l'aide des Hispaniques, nous frapperons ces hordes à la tête et aux membres, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés. Puis nous partagerons entre nous tout leur or.

VIII (64—67). — Gavaudan s'avérera prophète: ce qu'il dit sera fait. A mort donc ces chiens! Et Dieu sera adoré et servi là où Mahomet fut en honneur.

Remarques

Cette chanson de croisade est contenue dans les manuscrits 856 et 22543 du fonds français de la Bibliothèque Nationale: C fol. 318d—319b (rubrique: *gauauda*) et R fol. 98b—c (n° 816, rubrique: *guauauda*; portées musicales, sans mélodie).

Dans le répertoire de A. PILLET et H. CARSTENS, *Bibliographie der Troubadours* (*Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft, Sonderreihe, Band III*), Halle, 1933, elle porte le numéro 174, 10. Elle a été imprimée dans les ouvrages suivants (les références incomplètes se rapportent à ceux déjà cités à la page 145, note 3).

RAYNOUARD, *Choix des poésies originales des troubadours*, Paris, 1816—1821, 6 vol., t. IV, p. 85; MILÁ Y FONTANALS, (1861), 2^e éd., p. 129; V. BALAGUER, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, 1878—1879, 6 vol., t. III, p. 257; C. A. F. MAHN, *Die Werke der Troubadours in provenzalischer Sprache*, Berlin, 1846—1853, 4 vol., t. III, p. 20; A. JEANROY, éd. critique (citée à la p. 145, n. 1), p. 534.

Traductions: [MILLOT], *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol., t. II, p. 154 (en raccourci); DIEZ (1829), 2^e éd., p. 423 (en allemand); Cl. FAURIEL, *Histoire de la poésie provençale*,

Leipzig et Paris, 1847, 3 vol., t. II, p. 153; MILÁ Y FONTANALS, (1861), 2^e éd., p. 127, et BALAGUER, p. 255 (en espagnol); JEANROY, éd. citée, p. 535; du même auteur, *Anthologie des troubadours*, Paris, s. d. [1927], p. 114; enfin, du même auteur, *La poésie lyrique des troubadours*, Paris et Toulouse, 1934, 2 vol., t. II, p. 203.

Versification: a b b a c d d e e. a = atz. b = is. c = oc.

8 8 8 8 8 8 8 8. d = às. e = itz.

7 strophes *unissonans* de 9 vers et une tornade de 4 vers. Cf. F. W. MAUS, *Peire Cardenals Strophensbau* . . . (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, V), Marbourg, 1884; Appendice, p. 120, n° 598, 3.

Mon texte, que j'ai revu sur les manuscrits, est basé sur le ms. C. Dans quelques passages, l'édition provisoire de M. JEANROY a été corrigée à l'aide des comptes rendus cités à la p. 145, note 1.

8. *Andolozitz et Arabitz*. Sur la formation des noms de peuples en -itz, voy. CHABANEAU, *Revue des langues romanes*, t. XXI, 1882, pp. 240—241.

10. *Alcavis*, etc. Je ne pense pas que certains de ces appellatifs désignaient, dans l'esprit du poète, des tribus précises. Les *Alcavis*, sont-ce des Algarves ou des *alcaldes*, comme l'a compris MILÁ Y FONTANALS? D'après DIEZ, p. 424, n. 1, ce seraient des Kabils. Sur les Goths, cf. MILÁ Y FONTANALS, p. 127, n. 4, cité aussi par M. JEANROY, dans sa note à ce vers.

11. *Goitz*. Dans cette graphie je combine celles des deux manuscrits, en supposant que dans C il y aurait simplement un jambage de trop.

14—17. La ponctuation est de SCHULTZ-GORA.

21. *Marroquenas* est d'une formation fantaisiste, cumulant les suffixes -inus et -anus.

24. *Proensa e*: hiatus; cf. *que ancmais*, au vers 32.

36. *outrasalhitz*. Cf. LEVY, *Supplement-Wörterbuch*, t. V, p. 478, qui hésite à donner une traduction de ce passage. Le sens du mot est «traîtres», proprement: transfuges, ceux qui sont passés de l'autre côté, dans le camp adverse.

52. *Serdas*, de *Ceritanus*, est à Cerdagne ce que *Espas* (vers 60) est à Espagne. La leçon des manuscrits, *Ferras*, est fautive; l'embarras de C est trahi par la graphie *ferrans*, avec l'-n- exponctué. La correction a été proposée par M. JEANROY, dans sa note à ce vers. J'imprime S- pour rester paléographiquement plus près du f- des manuscrits. C. MICHAELIS DE VASCONCELLOS, *Geschichte der portugiesischen Litteratur*, p. 172, n. 3, conjecturait: *Sturiás*, Asturiens, et en deux syllabes(!), dans G. GROEBER, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 2, Strasbourg, 1897.

61. La leçon de *R* serait plus claire: *la preisa e l'amas*, «la foule et la multitude» (pour l'hiatus, cf. la note au vers 24). Mais *amas* ne peut pas être admis à rimer avec les mots en *-ds*. Je comprends: *e'l cap e'l[s] mas* comme représentant *e el* [= *en lo*] *cap e els* [= *en las*] *mas*.

64. *n* représente plutôt *en* = *inde* «à ce sujet» que la particule honorifique.

67. *era*, imparfait, construit par rapport au futur *er*. Dans son compte rendu, LEVY, qui avait signalé la bonne variante de *R* au vers 29 (*franse* pour *fransa*), donne ici, pour le même manuscrit, *es agrazitz*, ce qui est une faute dans sa copie.

Paris

ISTVÁN FRANK



Leltari napló szám 4.088. 1943/50
Sz. lelt. » » 14.945

